

Des inégalités

Ph. Davezies

Mots clés : handicap, exclusion, inégalités.

Article rédigé le 5 mai 1995 pour la revue "Santé et Travail", publié sous une forme condensée en éditorial du n° 12 de la revue (juillet 95).

Au long de la campagne électorale, les hommes politiques ont affirmé qu'il était urgent de sortir ce mouvement qui, chaque jour, fait les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. En tant que professionnels de la santé au travail nous ne pouvons que nous féliciter de voir mettre ainsi l'accent sur les inégalités. Inégalité en matière d'emploi et inégalité en matière de santé sont en effet étroitement liées.

On oppose souvent salariés et chômeurs, mais cette division ne fait qu'accentuer de façon dramatique une fracture qui divise le monde du travail lui-même.

En effet, il est des situations de travail privilégiées dans lesquelles le travail sollicite la mobilisation continue de l'intelligence. A travers leur activité professionnelle, les salariés peuvent apporter une contribution personnelle à la vie de la collectivité. Cela ne supprime pas la pénibilité du travail mais l'activité peut comporter suffisamment de satisfactions pour soutenir le cheminement et le développement personnel. Le travail constitue alors un facteur important de santé mentale et physique. Un tel travail constitue la meilleure assurance contre les risques d'exclusion.

Mais bien souvent, le travail est réduit à l'exécution d'une procédure voire à un simple geste. L'intelligence investie par les salariés dans leur activité est niée, de même que l'utilité de leur expérience. Les salariés sont traités comme "des pions". On parle même de gestion "Kleenex". Dans ce type de situation, la question n'est plus celle du développement personnel. Il faut tenir coûte que coûte. Il faut lutter contre la souffrance d'un travail répétitif, d'un travail sans perspectives. Et, pour cela, faire taire ses aspirations, brider son imagination et son intelligence, réprimer sa subjectivité. Le travail permet le maintien de l'insertion sociale, mais au prix de l'usure du capital physique, intellectuel et relationnel. Au prix d'une fragilisation vis à vis des risques d'exclusion. C'est ce travail, dans lequel on interdit l'exercice de l'intelligence, qui est menacé par les machines.

Il y a un travail plutôt favorable à la santé et un travail plutôt défavorable. Un travail enrichissant et un travail qui porte en germe la question de l'exclusion.

Cette inégalité dans le rapport au travail vient de loin. Elle est ancrée dans les structures profondes de la société. En effet, l'accès aux différents types de travail se fait en fonction des ressources détenues par les candidats, lesquelles ressources dépendent considérablement de leur origine sociale. De fait, les différents types de ressources - physiques, culturelles, relationnelles, voire financières - ne sont pas indépendantes les unes des autres. Ainsi, sur les postes les plus pénibles, les salariés cumulent souvent des handicaps, dans les domaines culturel et relationnel, avec un état de santé moins satisfaisant que celui des salariés occupant des emplois plus favorisés. Dans un climat de compétition généralisée, les handicaps appellent les handicaps. Les mieux dotés au départ accèdent à des positions qui leur permettent de faire fructifier leurs ressources. Aux moins bien dotés les emplois qui usent. Là où l'on pourrait attendre d'une société humaine la mise en place de mécanismes destinés à atténuer les inégalités, il est au contraire manifeste que la société accentue les écarts.

Evidemment l'inégalité ne s'arrête pas là. Sur les postes les plus durs, la santé des salariés se dégrade. La compétition se joue alors entre ceux qui tiennent et ceux qui ne tiennent pas. Les médecins du travail le savent bien : les sujets qui souffrent le plus des mauvaises conditions de travail sont les victimes désignées des restructurations et des réductions d'emploi.

Et cela ne fait que s'accentuer après la perte de l'emploi. Les retours au travail se font sur des emplois précaires qui exposent à des conditions de travail souvent plus défavorables que celles des emplois stables. Les conditions de la sélection sont donc encore plus sévères. Ainsi, les entreprises peuvent repérer et réintégrer dans le circuit des emplois à durée indéterminée les travailleurs les plus performants. Les autres sont voués à la quête sans fin et au chômage de longue durée dont on connaît le potentiel destructeur.

De notre point d'observation, les inégalités n'apparaissent pas comme le résultat fortuit d'une situation de crise. L'ampleur du chômage rend simplement plus visible le fait que notre société fonctionne comme un gigantesque système de tri. La férocité de la concurrence a éclipsé l'attention à la souffrance de l'autre qui est pourtant constitutive de l'humanité. L'humanité s'est effacée devant le marché.

Toute cette histoire a été chantée sur le mode épique de la compétition mais reconnaissons qu'il n'y a pas eu beaucoup de suspense. Le "vainqueur" de la compétition, c'est l'individu masculin, d'âge moyen, en bonne santé et issu de préférence des couches privilégiées de la population. Le résultat était convenu d'avance, inscrit dans les règles même du jeu.

Mais il faut voir quel est le prix de cette victoire. Si on y regarde bien, même les "gagnants" sont frappés. Pour tous, les évolutions ont entraîné une intensification massive du travail. Le niveau de la compétition s'est terriblement élevé. Il est devenu plus difficile de suivre. Plus difficile de se croire définitivement à l'abri. Même chez les "gagnants", nous avons vu s'installer la peur d'être happé par le système de tri, et, avec elle, l'effacement de la solidarité, le repli individualiste qui accentue encore la vulnérabilité.

Enfin, - c'est peut être là le plus grave - il est devenu difficile de croire qu'en travaillant on apporte sa contribution à la construction d'un monde commun alors qu'au même moment les proches, les conjoints, les enfants sont menacés par l'exclusion. C'est le sens même du travail qui a été miné par les évolutions de la société.

"Libérer les forces vives de la nation" impliquerait de rompre avec la logique d'une humanité à deux vitesses. Or, nous pouvons sérieusement craindre que le développement promis des emplois de proximité ne revienne à transformer les "perdants" en un gigantesque réservoir de domesticité mis à la disposition des "gagnants".

Certes, il est urgent de donner du travail à chacun, mais peut-on faire l'impasse sur la nature de ce travail ? Nous ne le pensons pas. Le travail est un opérateur de santé dans la mesure où il rapproche des autres. Dans la mesure où il permet à chacun d'apporter sa contribution à la construction collective d'un monde commun. Ainsi conçu, tourné vers l'espace public et non pas limité au service privé de quelques uns, le travail apparaît comme un élément fondamental de la citoyenneté.

Malheureusement, pour promouvoir l'accès à la pleine citoyenneté, il faudrait remettre en question le primat de l'efficacité à tout prix, mettre un frein à la concurrence sans limites, prendre en compte les valeurs des groupes qui ne sont pas économiquement dominants. Il faudrait, faire fond sur l'intelligence des femmes et des hommes.

Manifestement nous n'en sommes pas là.